

Ce qu'on nomme la matière ne meurt pas. Ce qu'on nomme l'idée ne meurt pas. Quoi donc meurt de nous ? Ces deux états normaux de notre individu persistent. Où est l'anéantissement ?

L'Américain résigné à finir sa phase d'humanité eut raison de commander les danses et le festin. Toute nouveauté n'est elle pas un plaisir ? Sa curiosité prête à se satisfaire se pouvait réjouir, inviter les meilleurs amis. S'il fut lecteur philosophe et savant, il espéra, dépouillé de la chair divisible, pénétrer dans la conscience *totale* de l'idée connue seulement jusqu'alors, par cela seul qu'il en exprimait, humble organe, au gré de ses appétits obscurs. Ayant été le phonographe et la machine, il put espérer devenir l'être pensant qui dictait le son, inspirait le geste de l'instrument. " Rien ne se perd, rien ne se crée," ont prouvé toutes les philosophies. La conscience personnelle n'échappe point à cette loi, elle devient la conscience de l'idée, seule force digne d'être considérée comme une.

Après la mort, on doit s'introduire en une existence plus divisée de l'état matériel, en une existence plus totalisée de l'état mental. Mais voici le ciel et l'enfer ! Ceux qui, par la pratique forcenée de l'intelligence, de l'héroïsme ou de l'amour, accrurent la mise spirituelle, parviendront en la vie de l'idée, munis d'excellentes affinités qui la leur feront mieux concevoir, qui leur permettront d'en mieux jouir. Ceux qui, par le souci de l'instinct, auront accru la mise des appétits matériels, jouiront aveuglément de la totalisation mentale, tandis que leur énergie trouvera son expansion dans la divisibilité de l'état matériel ; ils s'éperdront au travail obscur des métamorphoses embryonnaires.

Si on les simples avis de la morale courante, habituons-nous donc à chérir les idées, à négliger la suprématie des instincts. De nos sentiments, tirons la mentalité raisonnable qu'ils dissimulent. Le cœur ment toujours, si la raison ne transparaît en lui.

Vers l'époque de la première socialité, quand la horde humaine traversait la steppe et la forêt, chassant la proie, évitant le fauve, si l'un des ancêtres succombait, une force connue, une

force qui avait vaincu des périls, rejoint le gibier, écarté l'ennemi, une force utile était détruite. La peur des dangers à courir sans l'aide de ce frère épouvantait l'inquiétude humaine. Des lamentations, des cris émouvaient l'air. Les faibles que protégeait le défunt allaient devenir les victimes de leurs adversaires ; les enfants, les femmes allaient subir un autre maître. La douleur était véritable. Elle insultait au destin hostile. La horde pleurait, sincèrement, parce que, de cette mort, le péril était accru pour tous.

Après l'association des hordes en tribus, on ne regretta plus que les hercules exterminateurs de fauves et les vieillards dont la science acquise remplaçait les enseignements des prêtres, des livres.

Aujourd'hui, ces raisons naïves de craindre, nous délaissent. Il faut qu'une très longue affection ait allié deux êtres, pour que la peine ne soit pas feinte. En la famille, la cohabitation, le contrat d'assistance qui lie tacitement les époux, les parents, et la descendance, ces habitudes entretiennent une connaissance parfaite du semblable. Alors, nous nous apitoyons sur les défunts à cause des plaisirs qu'ils ne goûteront point ; sur nous-mêmes, à cause d'une aide pratique ou morale qu'ils ne nous prêteront pas. Mais il faut qu'il y ait eu entre le mort et le vif une alliance sûre, éprouvée. Sinon, le fils lui-même, longtemps séparé du père ou de la mère, apprend leur fin, sans émoi. Quant au reste des hommes, leur chagrin se résume par la brève exclamation ! " Ce pauvre X... , tout de même, hein !... " qui s'adresse à la fragilité générale de l'existence.

Aussi, toutes ces pompes des funérailles, ce respect de la mort, valent-ils un mensonge inutile. Pourquoi déranger nos amis de leurs affaires, de leurs plaisirs, afin qu'ils suivent, en bavardant à voix basse, le char du cadavre ; afin qu'ils se travestissent en noir ? A quoi sert ce dérangement ? Que prouve-t-il ? Le contraire de l'affliction. Chacun reconnaît là ses amis. On renoue des liaisons. On se raconte de bonnes histoires. On se salue. On mesure le degré des situations acquises ou perdues. On revoit une ancienne maîtresse vieillie. Les intrigants se